B.-H. L. Je ne sais pas si on peut parler de « chute de prestige ». Bien sûr, les intellectuels sont moins écoutés qu'ils ne le furent. Et il est vrai que la fonction de maître à penser ou de directeur de conscience est reprise par des gens dont ce n'est pas la vocation principale. Je crois, cependant, que la crise est plus grave. Plus profonde. Je crois en fait que ce sont les conditions mêmes de possibilité de l'intellectuel en France qui sont en train de vaciller et peut-être de disparaître. Je suis à la fois moins sévère et plus sévère que vous. Moins sévère parce que les intellectuels n'y sont pas pour grand-chose et qu'ils sont emportés par une vague qui les dépasse. Plus sévère parce que, si j'ai raison, si c'est vraiment le sol qui se dérobe, alors la crise est pour une bonne part irréversible. Le problème n'est pas de savoir qui est responsable. Si ce sont nos égarements. Si ce sont nos erreurs. Si c'est, au contraire, Renaud ou Tapie. La réalité, c'est un changement d'époque assez radical, auquel nous ne pouvons rien, et qui emporte ce visage qui était le nôtre : l'intellectuel s'évanouit, disparaissant peut-être à jamais à l'horizon de nos savoirs.

A. P. Il y a une autre erreur dont vous ne parlez pas et qui me paraît essentielle : c'est que les intellectuels, dans leur grande majorité, se sont sentis coupables à l'égard du tiers monde et qu'ils n'ont pas analysé avec justesse la question du sous-développement.

Pascal Bruckner.

B.-H. L. Si je n'en parle pas c'est parce qu'il y a un livre qui a tout dit sur la question et qui est, à mon avis, l'un des grands essais de ces dix dernières années. C'est *Le Sanglot de l'homme blanc,* de Pascal Bruckner. On ne peut que s'y référer quand on pense à cette question de la mauvaise conscience chronique, et tellement ridicule, des Occidentaux.

A. P. Ça va plus loin. La plupart des intellectuels sont partis de l'idée que le sous-développement est la résultante de la colonisation. Or c'est la colonisation qui est la résultante du sous-développement. Les pays sous-développés étaient colonisables ; les pays développés étaient des colonisateurs en puissance. La colonisation fut une réponse au sous-développement. Non sans mérites. Bien que cette réponse fût devenue obsolète après la Seconde Guerre. Ce n'est pas le sous-développement qui est un scandale. C'est le développement qui est un miracle. Car le sous-développement est l'état naturel de l'humanité depuis son origine. Depuis trois millions d'années, elle a toujours été sous-développée, en butte à la famine, aux endémies, aux épidémies, cycliquement ou simultanément. Et c'est seulement depuis très peu de temps qu'une petite partie de l'humanité a réussi à s'arracher à ce sort commun. Idée fausse, donc. Idée culpabilisante. Cette idée a fait prendre aux intellectuels des attitudes masochistes, qui expliquent en partie leur discrédit d'aujourd'hui. Ils se sont « plantés » – comme on dit – notamment dans ce domaine, essentiel depuis 1945.

B.-H. L. Je ne suis pas d'accord, bien sûr, sur cette question de la colonisation. D'un point de vue général, cependant, est-ce qu'on peut dire que les intellectuels se sont « plantés » ? Régulièrement ? Et qu'ils récoltent ce qu'ils ont semé ? C'est en partie vrai, bien sûr. Et je suis aussi lucide que quiconque – je l'ai dit dans mes autres livres – sur leurs erreurs, leurs égarements. Mais, cette fois-ci, j'ai voulu mettre le projecteur sur l'autre côté des choses. A tous les grands rendez-vous du XXe siècle, à tous les carrefours où se sont joués et la dignité de la France et l'honneur de l'esprit, je crois que nous devons à l'intelligentsia de n'avoir pas tout à fait baissé les bras. Prenez l'exemple des années trente. Prenez l'exemple de Munich. Souvenez-vous, dans les années soixante-dix, de l'arrivée des dissidents en France. Puis de l'affaire polonaise et du coup d'État de Jaruzelski. La classe politique, chaque fois, avait un programme commun qui était en gros : n'écoutons pas les dissidents, ces gens sont des gêneurs qui vont foutre en l'air la détente. C'est l'époque où Giscard d'Estaing fermait sa porte à Boukovsky. C'est l'époque où les socialistes insultaient Soljenitsyne. C'est l'époque où, d'un bout à l'autre du spectre politique, il était entendu que cette parole était nulle, non avenue. C'est à des intellectuels – Sartre, Glucksmann, Marek Halter... – que revient le mérite d'avoir pris le parti inverse.

A. P. Le rôle de l'intellectuel dans la cité ne doit pas se confondre avec celui du responsable politique ou économique. Ce dernier doit gérer le réel : il doit être réaliste, prudent, mesurer toutes les conséquences de ses actes. L'intellectuel est une tête chercheuse. Fatalement, il se trompe une fois sur deux ou trois. Deux fois sur trois quand il s'appelle Sartre, une fois sur trois quand il s'appelle Aron (ce qui fait tout de même deux fois moins). Il est inévitable qu'il se